

Once upon a tide

un projet d'Hadley et Frédéric

J'étais une femme prisonnière d'une tour d'ivoire. Une tour que j'avais construite moi-même, attirée par le pouvoir et par le vertige du prestige et de l'argent. Mes parents n'auraient jamais accepté que je sois une rêveuse, que je sois un peintre, que je sois une artiste. La réussite sociale se mesurait au prix de la voiture garée au pied de ces géants d'acier, de béton et de verre. Je pensais que mon âme ne me le pardonnerait jamais. Et, comme tous les empires construits sur l'orgueil, l'avidité et la mélancolie d'avoir piétiné ses rêves avec des bottes à 2000 euros, ma prison minérale s'effondra sur moi.

Je m'étais perdue.

Je me levais tous les jours à 6h05. Mon manque de ponctualité c'était ma marque de fabrique, un peu de mon identité volée au sein de l'entreprise. Je prenais le RER A de *St Germain en Laye*, direction la Grande Arche de *La Défense*. À 7h15, je pénétrais dans l'antre du monstre ; une tour de 259 mètres de hauteur, anonyme, monotone, perdue au milieu d'un cimetière de cristal. Je répétais les mêmes gestes, donnais les mêmes ordres avec un regard accusateur protégé dans mon tailleur Chanel, mes cheveux solidement noués sur mon crâne. Ma carrière, c'était désormais mon Graal, mon ivresse, mon tout, mon identité. Mes parents et mon fiancé m'avaient convaincue. J'avais abandonné tout espoir de rédemption.

Mais ce jour-là, le RER A était en grève. Je ne l'avais pas anticipée. Un comble dans mon métier. Deux heures de retard. Mon patron me convoqua dans son bureau. Il avait une double casquette. Patron et fiancé. Un homme puissant qui obtenait ce qu'il voulait. Il m'avait obtenue sans que je résiste ; mon esprit rebelle

et créatif s'était éteint dès les premiers mois à humer l'air de la grande ville.

Franck me toisait avec un soupçon de condescendance dans son regard. Lui debout, moi assise. Il allait me sermonner en égratignant ma dignité de femme et tout rentrerait dans l'ordre. J'en étais persuadée. Je ne doutais plus depuis mon intronisation au 39^{ème} étage ; j'étais bien trop haut perchée.

La nouvelle cingla comme l'étoile du matin que ma grand-mère utilisait pour battre le blé. Un fléau redoutable qui me fit chuter en un instant.

— Je te quitte. Je vois une autre femme. Et elle me convient mieux. Tu es encore en retard. C'est trop. Je vais te faciliter la vie. On ne se croiera plus. Tu recevras les indemnités de licenciement à ton domicile.

Mon visage était livide ; je n'arrivais pas à rendre intelligible son discours. Une partie de moi voulait s'effondrer avec ma vie, mais une autre partie commençait à danser et à sourire. En balayant ma carrière et ma vie amoureuse avec quelques mots, cet homme que j'aurais dû détester me délivra. Ma réponse

me surprit tout autant que lui. Un mélange de désarroi, et de libération ; je détachais mes cheveux noirs ; c'était la première fois que je souriais en 5 ans.

— Merci.

L'euphorie de ma délivrance ne dura pas bien longtemps. Dès que mes bottes foulèrent l'esplanade devant le building qui m'avait vomie, je tremblai et je dus m'asseoir au bord d'une petite fontaine. Mes larmes étaient incontrôlables ; je scrutais le reflet de mon visage abîmé par tant d'errance, à la surface de l'eau. De l'eau, tant d'eau... Mon âme plongeait dans mes souvenirs ; je me souvins aussitôt de cette plage, de la marée basse qui découvrait mon horizon le jour où je décidais de quitter le petit village de mes grands-parents sur l'île de Ré. Je n'y étais jamais retournée depuis.

J'avais tout perdu si violement. Je me sentais vide, agonisante d'une souffrance qui broyait mon cœur. J'avais besoin de repos, de faire le point et de changer ma vie. J'avais besoin de reparler à la petite fille que j'avais perdue.

Ars-en-Ré hors saison. L'été Indien apporte une douceur tamisée à la lumière du soleil. Les murs blancs semblent capturer le temps. Les passeroses donnent des couleurs merveilleuses aux petites venelles labyrinthiques où mon esprit vagabonde enfin. Je prends je temps de respirer l'air salé et l'odeur de mon passé.

Mes grands-parents m'ont accueillie sans me poser de questions. Ces gens-là ont appris à reconnaître la souffrance de l'âme. Je décide de retourner sur cette plage qui m'a tant donnée. C'est ici que j'ai fait mes premiers pas. C'est ici que j'ai appris à nager, à regarder l'océan, à apprécier les couleurs du crépuscule et les caresses du vent sur ma peau. C'est ici que j'ai appris à rêver et à peindre les nuances du temps sur le visage des promeneurs anonymes.

C'est marée basse. Je m'assoie sur la digue puis m'allonge en contemplant le ciel dégagé. Le ressac des vagues bercent mon imagination et je m'endors paisiblement. L'air iodé venant des dunes, des marais

salants, des champs d'immortelles, glisse sur ma chemise blanche et me transporte ailleurs.

Je sens le velours d'un pelage soyeux sur ma jambe nue. C'est un chat. Un gros chat gris et blanc qui se frotte sur moi. Le voilà déjà qui part. Il s'assoit à quelques mètres de moi et commence à se lécher les pattes. Je me redresse et l'observe. Devant moi, la marée basse se perd vers l'horizon. Je ne vois même plus l'océan.

— Tu vas attendre longtemps sans rien faire ?

Une voix fluette et facétieuse me transperce l'esprit.

— Qui me parle ? paniquai-je aussitôt.

— Moi. Qui d'autre ?

Le chat. Le chat me parle. J'en reste sans voix. Il bondit à mes pieds et prend un air paresseux et nonchalant. Il se lèche encore les pattes ; je tente de partir tout doucement.

— Alors c'est ta réponse à tes tourments ? Fuir ? Éviter l'évidence ? Oublier ce que tu es ? Ce que tu as fait ce jour là ?

— Un chat ça ne parle pas, déglutis-je, encore pétrie de mes certitudes.

— Tous les chats parlent. Les corbeaux aussi. Même les chiens...

— Et les grenouilles...

— Non, les grenouilles ne parlent pas, elles croassent. Tu divagues, jeune fille.

— Ah, pardon... pas les grenouilles... où donc avais-je la tête ?

— Dans la lune. Et c'est un bon début. Tu veux retrouver ta voie mais tu ne sais même pas dans quelle direction regarder. Reprends goût aux émotions, à tes propres sens, à la vérité. Te souviens-tu du talent de ton âme, ce talent que tu as corrompu avec l'ivresse de la productivité et du pouvoir ?

— Waoow... Je dois rêver... Qui es-tu gros chat ?

— Tes mots sont blessants. Je ne suis pas gros. J'aime beaucoup les crevettes, c'est tout. Puisque tu n'es pas prêtes, je m'en vais. Je suis un chat susceptible.

— Attends ! Pardon !

Le gros chat se trémousse par-dessus la digue d'un bond finalement très agile pour sa masse. Il disparaît finalement dans les marais.

* * * *

Le repas est délicieux. Des pommes de terre de l'île de Ré, des soles fraîches pêchées dans le fier d'Ars accompagnées de salicorne et de fleur de sel... J'avais oublié la saveur que ces paysages apaisés pouvaient offrir à mon palais.

— Demain c'est jour de marché. Je ramènerai du melon et des huitres, se félicite mon grand-père.

— On a de la chance, le temps est magnifique. N'est-ce pas ma chérie ? demande ma grand-mère en souriant.

— C'est... c'est comme si c'était la première fois que je vois le soleil ! Tout me paraît si nouveau, si vivant... Je vous remercie de...

— Tu es notre petite fille. Ta grisaille parisienne est un poison lent. Tu as bien fait de venir. Il fallait te

ressourcer avant d'y retourner, rétorque mon grand-père en avalant une pomme de terre.

Il a de larges mains de saunier, des rides joyeuses sur sa peau usée et une fierté chaleureuse qui vous donne toujours espoir. Ma grand-mère laisse ses longs cheveux blanc libres comme le vent. Elle est mince et courbée, un sourire infini dans ses yeux couleur aurore.

Quelques minutes s'écoulent. J'observe les portraits de nos ancêtres accrochés sur les murs de la maison. Je décide alors de leur dire la vérité :

— Pour être honnête, je ne retournerai pas à Paris.

— Tu n'aimes pas ton boulot, comprit mon grand-père. Je ne te juge pas. On travaille pour se nourrir mais aussi pour nourrir notre âme.

— Oui. Tu as raison grand-père.

— Tu n'aimes pas ton fiancé, comprit ma grand-mère. Je ne te juge pas non plus. L'amour est évident. Ce n'est surtout pas une prison.

— Vous... vous me comprenez si bien..., souris-je, les yeux humides, le visage radieux.

— Ton père a perdu l'espoir de voir la beauté de la vie. On a essayé de l'aider mais, pour lui, tout ce qui comptait c'était sa carrière. Il a laissé tombé la musique à 20 ans pour tomber dans la finance, expliqua mon grand-père, désolé.

— Ton père avait du talent étant petit. Il n'est pas trop tard pour toi, sourit ma grand-mère en caressant mes cheveux.

— J'ai croisé un chat qui parle à la plage, lançai-je soudainement.

— Le gros chat du Martray ? Ouais, il est bavard celui-là ! rigola mon grand-père.

— Alors tu le connais ?

— Je l'ai croisé une fois ou deux dans ma jeunesse.

— Il doit être vieux !

— Aussi vieux que le sable et l'écume des vagues, conclut ma grand-mère en versant le thé.

* * * *

Le lendemain, je retourne sur la plage. J'ai envie de peindre, comme je le faisais étant plus jeune, mais aucune inspiration, aucune âme ne sort de mes pinceaux. Frustrée et énervée, je range mon matériel de rage. Mon cœur est impatient de retrouver le gros chat du Martray. Je m'allonge alors au même endroit, devant la même marée basse, devant le même horizon.

Mais le gros chat du Martray ne revient pas. Je reste alors assise, mes bras sur les genoux, le regard perdu et mélancolique tourné vers l'océan qui ne daigne pas remonter vers moi.

Je m'assoupis.

— Tu vas attendre longtemps sans rien faire ?

— Oh, c'est toi ! Comme je suis heureuse de te revoir ! Je n'arrive pas à créer... à peindre comme autrefois... Je crois que c'est ce que je veux faire... peindre...

Le gros chat du Martray se lèche les pattes devant moi. Sa queue soulève le sable de temps en temps.

— Tu ne pourras pas pêcher de bons poissons tant que la marée sera basse, me dit-il d'un air espiègle.

— Que ferais-je donc de ces poissons ?

— Tu me les donnerais, en signe de remerciement.

— Pourquoi devrais-je te remercier ?

— Parce que tu te seras souvenue.

— Me souvenir de quoi ?

— Te souvenir de la marée haute.

— Je m'en souviens. Il suffit d'attendre pour la revoir.

— Alors attendons. Nous verrons bien.

* * * *

La laisse de l'eau ne bouge pas. Les algues mortes dessinent indéfiniment la même frontière entre l'océan fantastique et l'âpreté de l'estran rocailleux. Six heures passent.

Le gros chat du Martray m'interroge soudain :

— Tu vas attendre longtemps sans rien faire ?

— La marée... l'océan ne bouge plus. Tout est figé..., réalisai-je enfin.

— Évidemment. Attendre est inutile. Tu dois lui parler.

— Parler à qui ?

— À la petite fille qui empêche à la marée de vivre.

— Où est-elle ?

— Tu le sais parfaitement.

— Dans mon cœur ?

— Ah, ah ! Non ! N'importe quoi ! Il n'y a pas encore assez de place dans ton cœur pour l'y trouver.

— Mais...

— Elle est là où tu l'as laissée, miaula le gros chat du Martray en s'étirant puis en filant par-dessus la digue.

— Attends ! Oh, il a encore filé ce chapardeur !

Je reste de longues minutes à me souvenir de la petite fille. Je ferme les yeux. Un ciré jaune. Des bottes roses. Des coquillages en colimaçon. Des rires. Des sanglots.

Je me lève soudain et marche en direction d'une grande jetée. Un magnifique voilier disparaît à

l'horizon ; une ombre malheureuse apparaît tout au bout du chemin de pierre. Une petite fille pleure, accroupie dans son ciré jaune. Ses larmes et celles du ciel assombri par les nuages se mélangent et remplissent l'océan. Je m'assoie à côté d'elle en posant un bras sur ses cheveux d'ange.

— Pourquoi pleures-tu, petite fille ?

— Parce que l'océan m'a volé mon ami, répond-elle en reniflant.

— Je suis là. Ça va aller. Tu peux m'en parler si tu veux.

— La marée... L'océan est monté trop vite... et... et mon chat... mon chat est resté coincé sur un rocher... Je le vois plus... il s'est noyé...

— Je suis désolée. Ce n'est pas ta faute. Il faut te pardonner.

— Si c'est ta faute ! J'étais en train de peindre un coquillage et je l'ai pas entendu m'appeler à l'aide. Je l'ai vu sur ce rocher. Il tournait en rond... Je ne pouvais plus l'aider. Alors, j'ai maudit l'océan. J'ai fait le vœux que la marée ne monte plus jamais ! Plus jamais !

— Je te pardonne, petite Eva. La marée c'est la vie. Elle t'apporte l'espoir, l'inspiration et la tristesse. On ne peut pas arrêter la vie.

— Je ne veux plus jamais peindre. Je ne veux plus jamais revoir l'océan !

— Tu le reverras.

— Quand ?

— Je lui ai parlé aujourd'hui.

— Comment va-t-il ?

— Toujours un peu enveloppé. Je dois le remercier.

— Tu peux faire ça pour moi ? Oh, merci ! Dis-lui... dis-lui, s'il te plait, que je l'aime. Qu'il me manque. Que je ne l'oublierai jamais.

— Je te le promets.

* * * *

La marée haute léchait mes pieds. Je me réveillai, un sourire contemplatif accroché à mes lèvres et de l'inspiration à jamais dans mon cœur.

Deux mois plus tard, j'ouvrai ma propre galerie d'art à St Martin. Mes œuvres touchaient les gens. Je rêvais quelquefois sur la digue de cette plage où j'ai appris à marcher, où j'ai appris à peindre, où j'ai appris à vivre.

Mais le gros chat du Martray tout dodu, lui, n'y revint jamais plus.

© L'encre de Chalveana – 2015
<http://chalveana.webnode.fr/>
<https://chalveana.wordpress.com/>
<https://www.wattpad.com/user/Chalveana>
<https://twitter.com/Chalveana/>
freedowars@gmail.com
0632072265